

A L I V R E S O U V E R T S

Le Bleu du temps explore l'antichambre dans laquelle tout réateur reçoit ses pulsions. Au risque d'enfermer le lecteur sous la surface des choses.

Les accrocs d'Haddad

Il est des romans qui font penser à des mines, ces bombes qui n'attendent qu'une imprudence pour exploser. *Le Bleu du temps* d'Hubert Haddad est de ceux-là. La mécanique sur laquelle il repose multiplie les aiguillages, les circuits dérivés. A priori, cette histoire de peintre retiré dans un Londres brumeux, désireux de fuir un passé glorieux aurait de quoi, simplement, séduire. Mais Hubert Haddad, y imprime une atmosphère lourde qui en dit beaucoup plus sur la nature de son projet. Ainsi, Gabriel Hantrovicz, le peintre, habite-t-il un étrange quartier, en périphérie du centre de Londres, derrière un chantier abandonné qui laisse voir «une masse d'abattage (...) au pied d'une grue à demi basculée contre un pan de mur tout étoilé de tapisseries, fleurs et guirlandes, et de saignées de canalisations assombries de mousse». Son appartement est un squat que l'on atteint par un tunnel piétonnier, véritable passage souterrain entre deux mondes. Là, dans cet antre et sous un pseudonyme, le peintre cherche à «atteindre la forme pure (le) chiffre de la lumière! Cette œuvre se dégagerait de la réalité, elle en serait l'accroc, la déchirure.» Alors qu'il travaille sur ses toiles abstraites, irrationnelles, la police vient enquêter dans le quartier après le meurtre d'une jeune femme dont le sang noir macule maintenant le tunnel. Autre peinture assurément!

Hubert Haddad excelle à mêler cette quête policière et celle qui hante le peintre, et il réussit à jeter la confusion : où se situe la réalité, où le rêve, la création?

La rencontre avec Christel Paal (grande importance des noms propres), jeune fille épileptique et mystérieuse apparaît d'abord comme l'image inconsciente de la jeune morte. Hantrovicz la découvre nuitamment, couchée devant sa porte comme un cadavre, évanouie à la suite d'une crise d'épilepsie. Tout se passe comme si, le peintre, enfermé dans sa solitude, avait trouvé le passage (le tunnel) vers l'autre monde, celui des pulsions, celui de l'art, et qu'il en ramenait plus que des visions, des corps. Une des plus belles scènes du livre le montre déshabillant Christel après une nouvelle crise : «Elle se tordait comme un poisson hors de l'eau: ses cuisses battaient le sol et se nouaient. Un jet d'urine lui brûla soudain l'avant-bras. En même temps, dans un relâchement d'agonie, la bouche écumait et la vulve se répandait. La beauté de Christel ne lui parut jamais plus bouleversante qu'à cet instant. (...) Il la voyait toute dès lors, du fond des yeux et des entrailles, plus nue qu'un cadavre disséqué, mais belle, odieusement.» Ce n'est pas un hasard si cette scène se trouve exactement au cœur du livre.

Si *Le Bleu du temps* s'érige sur une construction faite d'enchevêtrements, de superpositions, l'écriture d'Hubert Haddad s'accouple parfaitement à ses méandres.

Lyrique souvent (afin de nourrir les paysages), absconse d'autres fois (faire sentir sans faire savoir), elle s'approprie la langue comme un lierre le tronc d'un arbre. Comme le pan de mur du chantier, elle se doit de révéler les «tapisseries, fleurs ou guirlande et (les) saignées de canalisations», elle se doit de disséquer le monde tel qu'il apparaît sous la «déchirure» et «l'accroc» que l'artiste fait à la surface du monde.

L'écriture, la peinture comme arme absolue? Pourquoi pas? Comparer un roman à une mine n'est pas si saugrenu: il n'y a qu'à entendre ce que dit l'inspecteur chargé du meurtre du tunnel lorsqu'il prend congé d'Hantrovicz : «je vous considère comme plus coupable que n'importe qui, plus coupable que moi! Vous jetez le trouble, comprenez-vous? (...) Je prierais même que les guerres et les catastrophes naturelles sont le résultat du travail de sape que vous et vos semblables menez à l'encontre de la saine réalité.»

En pleine opération Vigipirate, on se demande ce que fait la police...

T. G.

Le Bleu du temps
Hubert Haddad
Zulma
190 pages, 100 FF

Une vie dans les plis

Prix de la nouvelle de la ville de Mans en 1993, Isabelle Pinçon n'a attendu que l'année suivante pour être, avec son *Emmanuelle vit dans les plans* (Cheyne éditeur, 1994), la lauréate du prix de poésie Roger Kowalski de la ville de Lyon, puis encore un an pour voir *C'est curieux* paraître dans la collection de proses inclassables de Cheyne. Bref, du Mans à Lyon jusqu'au plateau Vivarais-Lignon, les publications de cette jeune femme de 36 ans auront su révéler une véritable écriture, toujours en train d'osciller entre ses jeux de miroir et la dimension enfouie, sinon fantasmagique, de la réalité quotidienne. Resserrés sur quelques lignes, les carrés de prose d'Isabelle Pinçon fouillent, dans une légèreté mêlée de douce ironie, les plis retors de notre existence. Si *Emmanuelle vit dans les plans* approchait davantage la vie transparente d'une jeune femme, ses plans justement intérieurs «*Emmanuelle défroisse le papier bleu pour occuper un morceau d'univers*», *C'est curieux* s'ouvre sur ce constat : «*Je trouve cela curieux de passer son temps à être un homme*». Le sujet est inversé. Isabelle Pinçon est dans ce livre l'œil extérieur qui donnera à l'homme le contour de ses

petites manières, de sa lâcheté, cernera la façon dont il regarde les femmes ou règle ses problèmes en ajoutant du sucre à son café. La réalité devient fuyante, montre ses angles interdits. Isabelle Pinçon la renverse, la défait en prenant appui sur elle. L'absence ou l'inattention d'un homme devient : «*L'homme est là et n'est pas là, cela dépend de la ponctuation et du nombre de gommes sur la table*», ou «*Par temps humide l'homme bourre sespensées de papier journal. Au début il n'enmettait que dans ses chaussures ou les man-liches de son manteau. Mais aujourd'hui il n'omet aucun recoin de son anatomie*». Isabelle Pinçon, dans la même lignée d'écriture que Sandra Moussampès, Sabine Macher ou Ariane Dreyfus, fait tomber par la netteté fantasque de ses proses la réalité établie au fond de ses poches et, comme si de rien n'était, en montre les axes tordus et ignorés. C'est léger comme il faut, juste et revigorant.

Emmanuel Laugier

C'est curieux
Isabelle Pinçon
Cheyne éditeur
106 pages, 80 FF

Les Marches du Sacré-Cœur de Martin Melkonian

S'il faut lire dans *Les Marches du Sacré-Cœur* une quête autobiographique, sans doute pourrait-elle être ainsi présentée : retrouver dans des lieux de Paris quelques fragments du passé. En arpentant la rue du Faubourg-St-Martin, les abords de la place de l'Étoile, non loin de sa chambre de la rue Lauriston, Martin Melkonian renoue avec les territoires de son enfance, ressuscite le Lux de la rue Lafayette où il avait assisté à la projection de *Mein Kampf*. Plus loin, à quelques mètres du lycée Colbert, il pénètre dans la librairie-papeterie des Lemerclier, là où son «*enfance s'achève*» et où il «*demande aux mots de prendre le relais de l'accompagnement*». Ailleurs, ce sont des êtres qui surgissent à un balcon de la mémoire : «*la dame d'en face*», sur laquelle glisse l'ombre de *L'Idiot*... Malgré quelques évocations poétiques et le spectre du génocide des Arméniens, cette confession paraît trop souvent gratuite pour vraiment retenir. Des pages qui n'enchantent pas plus qu'elles ne lassent, mais qui s'oublient sitôt lues.

D.G.

Le Bois d'Orion
(L'Orée de l'Isle, 84 800
L'Isle-sur-la-Sorgue)
83 pages, 85 FF